

**Guerres fratricides, parricides et infanticides
ou les enfants-soldats
dans *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma**

Malika Fatima BOUKHELOU
Université de Tizi Ouzou

Résumé

La présente communication se propose d'étudier, à travers *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma, la situation tragique du Libéria et de la Sierra Léone, où sévissent des guerres tribales acculant des enfants à s'enrôler comme enfants-soldats. Armé de son kalach et animé de sa rage de dire l'indicible, Birahima raconte à la fois comme témoin et acteur, l'horreur de ces conflits organisés par des adultes, où les enfants-soldats, avant de devenir meurtriers, ont d'abord été meurtris dans leur âme et leur chair. Ils n'ont d'autre choix que celui de devenir complices de ces génocides.

Mots-clés : témoignage, guerres civiles, guerres fratricides, guerres infanticides, enfants-soldats

Abstract

The purpose of this paper is to study, through Ahmadou Kourouma's novel *Allah n'est pas obligé*, the tragic situation in Liberia and Sierra Leone, where tribal wars are waging war on children to enlist as child soldiers. Armed with his kalach and animated with his rage to say the unspeakable, Birahima tells both as witness and actor, the horror of these conflicts organized by adults, where the child soldiers, before becoming murderers, first was bruised in their soul and their flesh. They have no choice but to become accomplices of these genocides.

Keywords : testimony, civil war, wars fratricides, wars infanticides, child soldiers

Introduction

Longtemps aux livré aux pillages et à la colonisation, le sous-continent africain fut victime d'exactions, de déstructuration et de déstabilisation. L'Afrique noire fut d'abord « *une réserve d'exotisme pour les écrivains occidentaux venus y puiser de nouveaux thèmes pour leur inspiration* » (Chevrier, 1999, p. 22). Durant la période coloniale, les écrivains négro-africains s'engagèrent aux côtés des leurs, usant de mots français appris à l'école coloniale pour dire les maux qui rongeaient leurs peuples, se

faisant ainsi les témoins, les historiens et les porte parole des leurs. Dans *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire, l'un des chantres de la Négritude, ne manqua pas de mettre en exergue ce rôle si précieux que les intellectuels allaient être amenés à jouer :

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir [...] Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleur n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse. (Césaire, 1938-1939)

Les postindépendances africaines ne furent guère à la hauteur des espoirs que tant les peuples que leurs élites en attendaient, les coups d'états accompagnés d'abus de pouvoir apportèrent leurs cortèges de désillusions, de désenchantements et d'exactions. Et derechef, les intellectuels et les écrivains se firent un devoir de dénoncer, de témoigner, de décrire/écrire les horreurs qui se commettaient par les Africains sur les Africains.

C'est ainsi que l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, qui s'était déjà engagé à dénoncer les lendemains qui déchantent dans *Les Soleils des Indépendances* (Kourouma, 1970), publiée en 2000, aux éditions Seuil, *Allah n'est pas obligé*, roman qui témoigne de la situation chaotique et tragique du Libéria et de la Sierra Léone, où sévissent des guerres tribales qui acculent des enfants-tout autant garçons que filles à s'enrôler comme enfants-soldats, aux côtés d'hommes soldats, pour commettre des carnages.

Dans la présente communication, nous tenterons, dans un premier temps, de mettre en exergue la dimension testimoniale de cette œuvre romanesque, dans un deuxième temps, nous recourons à une approche mythanalytique couplée à une lecture postcoloniale pour mettre en évidence l'isomorphisme de la figure maternelle (la mère de Birahima) et celle de la Patrie/Afrique gangrenée par les maux générateurs de guerres civiles. Dans un troisième temps, nous nous interrogerons sur les motivations de Kourouma de recourir au personnage de l'enfant pour raconter son récit en en faisant l'archétype de l'enfant-soldat. Nous escomptons, au terme de ce triple questionnement, pouvoir démontrer qu'en affectant l'enfant au cœur même de sa structuration humaine, la guerre affecte la structure humaine de la société tout entière et porte les germes de la destruction de la psyché humaine.

1. Allah n'est pas obligé, œuvre de témoignage

C'est à travers le regard évaluateur de Birahima, lui-même *small soldier*, qui cumule toutes les compétences évaluatives, que Kourouma nous convie à entrer dans l'univers de cette guerre fratricide que les valeurs humaines ont déserté pour ne laisser place qu'à la rapacité, la monstruosité et l'animalité. *Allah n'est pas obligé* est un roman qui se présente comme un témoignage sur la guerre tribale, il est raconté par un enfant et acquiert une valeur testimoniale de grande portée. En effet, faire raconter la guerre par une instance narrative adulte n'aurait fait qu'ajouter de la banalité à de la banalité, tant l'écriture romanesque sur la guerre par des adultes est pléthorique. En revanche, déléguer la narration à un personnage enfant, embarqué bon gré mal gré dans le conflit, met en exergue l'atrocité de la guerre, dévoile ses aberrations, ses monstruosité, en un mot dénonce la violence inouïe telle qu'elle est imposée à l'enfant, violence et inhumanité qui feront désormais partie de son apprentissage de sa vie.

Un enfant raconte sans artifice, sans fard, sans travestissement. Et bien que l'exercice soit indicible et sans doute à cause de cela, il troue l'opacité du silence, met à nu l'hypocrisie des adultes, leur lâcheté, leur odieuse complaisance, celle des décideurs, des chefs sans foi ni loi, des bandits sans honneur. Et Birahima, l'enfant-soldat, de nous expliquer :

Quand on dit qu'il y a une guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire, ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les femmes et les enfants. [...]..Il y avait au Libéria quatre bandits de grand chemin ; Doe, Taylor, Johnson, El Hadj Koroma et d'autres petits bandits. Les fretins bandits cherchaient à devenir grands. Et ça s'était tout partagé. C'est pourquoi on dit qu'il y avait une guerre tribale au Libéria. Et c'était là où j'allais, là où était ma tante. (Kourouma, 2000, p. 49)

Pris en charge par un enfant, le récit prend une amplitude tragique, dense et acquiert des résonances inédites. L'œuvre romanesque met donc en représentation des guerres décidée par les grands bandits (guerres fratricides, entre autres Samuel Doe et Prince Johnson l'illuminé,¹ aidées par les puissances militaires connues et occultes- et ces guerres sont

¹ « Pour dire vrai, le Prince Johnson était un illuminé. (D'après Larousse, illuminé signifie visionnaire.) Et on ne discute pas avec un visionnaire. On ne prend pas pour argent comptant les paroles d'un visionnaire. » *Op.cit.*, p. 133.

faites par des enfants, subie par une population désarmée et impuissante et racontée par un enfant, qui nous en montre tous les points de vue.

Birahima, âgé de dix ou douze ans selon sa mère ou sa grand mère, raconte, avec beaucoup de dérision, et pour ne pas se « mélanger les pédales dans les gros mots, il recourt aux mots des quatre dictionnaires qu'il possède : « Primo le dictionnaire Larousse et le Petit Robert, l'Inventaire des particularités lexicales du Français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. » (Kourouma, 2000, p. 9)

Pour faire raconter l'histoire au jeune Birahima, le romancier recourt à un langage d'enfant, qui s'aide d'outils linguistiques et ce faisant, tourne en dérision la norme de la langue d'écriture. Kourouma reprend ainsi le rôle de témoin qu'il a revendiqué tout au long de son parcours de romancier : non seulement en dénonçant, au travers de l'histoire racontée, les malheurs de l'Afrique, mais surtout en dotant son écriture d'une forme reflétant les incompréhensions, les malentendus et l'atmosphère chaotique liés à l'évolution de ses personnages au sein d'un univers cauchemardesque.

Faire raconter la guerre par un enfant est une gageure que Kourouma parvient à réaliser en faisant en sorte que toutes les compétences évaluatives soient réunies chez l'enfant, l'enfant-soldat, ou small soldier, children soldier. Pareille stratégie est utilisée par l'auteur dans le but de mettre en évidence le rôle de l'enfant acculé à tuer, après avoir tué toute humanité en lui et autour de lui, lui, l'enfant qu'on a déjà tué, dont on a tué l'enfance, l'esprit d'enfance et les rêves d'enfant, lui dont on a détruit l'innocence et anéanti l'existence.

Kourouma décrit/écrit la rage, l'horreur, l'inouï, l'innommable, qu'il dénonce à travers l'évaluation de son personnage témoin. Birahima se fait alors fort de raconter et de témoigner de tout, sur tout, avec ses mots d'enfant à peine alphabétisé « dont l'école n'est pas arrivée très loin, ayant coupé cours élémentaire... » (Kourouma, 2000, p. 7). Il recourt à une langue métissée, créolisée, entremêlée de définitions extraites de ces fameux dictionnaires français/ anglais/américains pour dire, décrire, écrire et crier à la face du monde, la guerre immonde, l'inhumanité, la violence et le chaos qui prévalent dans cet univers. Cette langue créolisée et le recours récurrent à ces dictionnaires français/anglais/américains sont des indices probants de l'acculturation et de violation/viol de la psyché, de l'aliénation de la personnalité africaine, livrée pieds et poings liés à tous les envahisseurs, qui ont œuvré en coulisses à la désintégration et à

l'éclatement de ce continent, jadis constitué, pour reprendre Aimé Césaire :

[...] de sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns. C'étaient des sociétés pas seulement antécapitalistes, comme on l'a dit, mais aussi anticapitalistes. C'étaient des sociétés démocratiques, toujours... des sociétés coopératives toujours, sociétés fraternelles. [...] Elles étaient le fait, n'avaient aucune prétention à être l'idée [...]. Elles se contentaient d'être. Devant elles n'avaient de sens, ni le mot échec, ni le mot avatar. Elles réservaient, intact, l'espoir. (Césaire, 1955, p. 13)

2. Isomorphisme Mère/Patrie/ Afrique

Mais avant de devenir cet enfant parricide, Birahima évoque sa mère et sa grand-mère, il conte l'Afrique d'avant, celle des cases, des champs où il chassait les souris et les oiseaux dans la brousse, un « vrai enfant nègre noir africain broussard », il conte l'époque bénie où il était « entre la case de maman et celle de grand-mère », il évoque le temps où il marchait « à quatre pattes dans la case à maman » et le temps si lointain et si proche « où il était dans le ventre de maman », et puis celui d'avant, « où il était serpent, arbre, bétail, homme ou femme », il conte « la vie vécue d'avant la vie, d'avant l'horreur et le carnage, d'avant les tueries de la vie ». Il conte le temps des contes et des légendes, celui où hommes, bêtes et nature vibraient à l'unisson, dans le respect mutuel et l'harmonie. Il conte l'époque bénie des accordailles de l'homme africain avec le Cosmos.

Et c'est ainsi que la maman et la mère patrie se jumellent, que la maladie de la maman devient celle de l'Afrique, et que « la première marchant sur les fesses, avec une jambe droite mangée par l'ulcère », essaie d'attraper son petit, qui, fonçant sur la braise ardente se fait griller le bras : « Elle a grillé le bras d'un pauvre enfant comme moi parce que Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes les choses qu'il fait. » (Kourouma, 2000, p. 13). C'est ainsi que la gangrène de la mère devient analogue à celle de la Patrie/Afrique, que les deux figures acquièrent le même isomorphisme, isomorphisme que l'anthropologie et la mythanalyse confirment.

L'isomorphisme entre les deux icônes de la patrie et de la femme aimée est indéniable : la patrie comme la femme aimée (amante ou mère) se fondent et se confondent, leurs traits et leurs caractéristiques fusionnent pour donner cet archétype de la terre/mère/ femme : La terre comme l'onde, est prise au sens de contenant général. Le sentiment patriotique (matriotique) ne serait que l'intuition subjective de cet isomorphisme matriarcal et tellurique. La patrie est presque toujours représentée sous les traits féminisés : Athéna, Rome, Germania, Marianne ou Albion. (Durand, 1969, p. 263)

Ainsi, le geste de la mère de Birahima, grillant accidentellement le bras de son enfant se donne à lire comme un geste infecté de « germes

infanticides », porteur d'intentions « infanticides » inavouées, dont la cicatrice sur le bras, dans le cœur et dans tout son être est indélébile, de même que l'imprègnent toutes les odeurs putrides et nauséabondes de cette mère/patrie atteinte d'infirmité. Et l'isomorphisme de la mère et celui du pays prend plus d'ampleur, culmine vers l'apogée : l'Afrique, mère putride, mère clopinant sur un pied, aimante et puante, rampante et belle, répugnante et désirée, l'Afrique que se disputent maints conquérants, arrachée aux siens, pillée, violentée, violée par moult prétendants, l'Afrique de tout temps exploitée, soumise à toutes les exactions, excisée, dominée, croupissant sous les bottes des maîtres décideurs, l'Afrique dont les richesses ont, de tous temps, profité aux autres, jamais aux siens. L'Afrique, est d'un point de vue symbolique, ce corps/continent gigantesque et inerte, infectée par la longue nuit coloniale, qui a du mal à sortir des ténèbres pour enfanter d'un monde nouveau, d'un ordre nouveau. Ayant été livrée aux mains des colonisateurs, l'Afrique peine à s'affranchir et à s'extraire « de la violence sociale, du conflit larvé ou des guerres ouvertes » (Mbembe, 2010, p. 20). Elle peine à sortir de la grande nuit où l'avait plongée les affres de la colonisation et de la déstructuration. Loin de se relever de ses blessures, de combler ses défaillances et de se ressaisir pour aller de l'avant, l'Afrique, demeure, un demi-siècle plus tard : « un bloc apparemment sans vie qui témoigne de tout sauf de la forme d'un corps vivant et joyeux, disparaissant sous une double nappe de colère et de fétiches. » (Mbembe, 2010, p. 20-21)

La mère putride et purulente semble bien être cette Afrique que des siècles de domination et d'exactions ont transformée en un « grand corps mou et fantasque [...] engagé dans un processus d'autodestruction ravageant. L'action humaine, stupide et folle, y suivrait presque toujours autre chose qu'un calcul rationnel. Cannibalisme, pandémie et pestilence partout imposeraient leur loi. » (Mbembe, 2000, p. 19)

C'est alors que l'image du colonel Papa le bon, image des plus incongrues s'il en est, vient se dresser, avec toute sa puissance militaire, sacerdotale et phallique, pour parachever ce tableau et en surdéterminer les effets. La mère/femme/Afrique ainsi affaissée aux pieds du mâle détenteur des symboles sacerdotaux et militaires, est livrée sans défense, sans recours, sans limites, aux pouvoirs des prédateurs. Les séances de désenvoûtements que fait subir le colonel Papa le bon aux femmes sont d'une éloquence rare: « les séances de désenvoûtement se faisaient en tête à tête avec le colonel Papa le bon pendant de longues heures. On disait

que pendant ces séances le colonel Papa le bon se mettait nu et les femmes aussi. Walahé. » (Kourouma, 2000, p. 70)

L'Afrique est ainsi devenue cet univers chaotique imprégné de violence où les enfants sont réduits à désapprendre l'amour, la vie, où ils sont acculés à tuer pour vivre, à s'entretuer et à piller pour survivre :

Dans toutes les guerres tribales au Libéria, les enfants-soldats ne sont pas payés, les smalls soldats ou children soldiers ne sont pas payés. Ils tuent les habitants et emportent tout ce qui est bon à prendre. [...] Ils massacrent les habitants et gardent tout ce qui est bon à garder. Les soldats enfants et les soldats, pour se nourrir, et satisfaire leurs besoins naturels, vendent au prix cadeaux tout ce qu'ils ont pris et gardé. (Kourouma, 2000, p. 70)

3. Birahima, archétype de l'enfant soldat

Birahima est l'archétype de l'enfant-soldat, et tous les enfants sont des Birahima, « enfant de la rue, qui est récupéré par sa tante après la mort de sa mère ». Il est cet enfant « rongé par ce sentiment de culpabilité envers la mère malade, repoussante de puanteur, raison qui le pousse à désertier la case pour errer dans les rues. » (Kourouma, 2000, p. 30)

Birahima, à l'instar de tous les enfants-soldats enrôlés de gré ou de force dans ce conflit sanglant, est convaincu qu'il est responsable de la mort de sa mère, que celle-ci ne lui a pas pardonné et qu'il n'a par conséquent d'autre choix que de se laisse enrôler :

Car quand on mange ton âme, tu ne peux plus vivre, tu meurs, par n'importe quelle mort, par maladie, par accident, par malmort [...], beaucoup de mal. Du mal à une handicapée. Ma maman ne m'a rien dit mais elle est morte avec la mauvaiseté dans le cœur. J'avais ses malédictions, la damnation. Je ne ferai rien de bon sur terre. Je ne vaudrais jamais quelque chose sur cette terre. (Kourouma, 2000, p. 26)

Les croyances inculquées à l'enfant conjuguées au sentiment de culpabilité à l'égard de sa mère rongée par le mal sont des facteurs déterminants dans sa fuite en avant, vers sa tante, mais surtout vers ce « rôle » infernal qui va lui échoir et qui lui procurera le sentiment de prendre sa revanche sur le sort. L'enfant a déjà ce sentiment ambivalent et ambigu, complexe d'être un parricide, qui le prédispose à devenir un tueur, en vue d'extirper tout sentiment de culpabilité en lui. N'ayant pas été protégé par sa mère et s'étant trouvé dans l'incapacité de la protéger, il est dans une quête effrénée d'une quelconque protection ; et qui, mieux que la milice et les armes, peuvent lui procurer une telle protection ? Selon les rapports établis en 2004 par l'UNICEF, un enfant s'enrôle comme soldat pour pouvoir « acquérir une nouvelle famille plus forte et à même de le défendre »

Plusieurs cas servent à Kourouma, par l'entremise de Birahima, à illustrer l'enrôlement des enfants en tant que soldats, le cas de Birahima, celui de Sarah, de Sosso, de Johnny la foudre, de tous les enfants qui se retrouvent embarqués bien malgré eux dans ce naufrage d'eux-mêmes ; et le narrateur de dire alors une oraison funèbre à la mémoire de ces enfants victimes, de ces enfants martyrs, en vue de dresser monument à leur mémoire :

Johnny la foudre était est un enfant-soldat, dont le vrai nom est Johnny Bazon, poursuivi par un camarade de classe que la maitresse d'école avait lancé à sa poursuite, Johnny lance un caillou sur le visage de Touré qui tomba raide mort. Et c'est ainsi, que fuyant la police, et se rendant en Guinée, Johnny s'est enrôlé comme enfant soldat et est devenu Johnny la foudre. (Kourouma, 2000, p. 180)

Toute guerre est destructrice et porteuse de violence, mais cela est particulièrement vrai pour une guerre tribale et fratricide, guerre qui déshumanise tous les individus et notamment l'enfant qu'elle désocialise, déstructure et dont elle encourage les instincts les plus ataviques.

La guerre fait de l'enfant un chasseur de proie que le goût du sang et de la rapine attirent et attisent. Plus rien désormais n'est susceptible de l'arrêter, et ce d'autant que tous les moyens, telles les drogues fortes,² sont utilisés afin de porter à leur comble les instincts les plus meurtriers. Un adulte peut s'arrêter, re-trouver ses limites, parce qu'il les a déjà connues et intériorisées, mais un enfant que l'on a d'abord poussé à tuer les siens, a déjà tout tué en lui, il devient un tueur, dressé pour tuer. Birahima, au cours de son parcours d'enfant soldat « sans peur et sans reproche », va vouloir devenir un « lycaon, un petit loup, dévoreur de chair humaine. Il existe en effet des enfants soldats, appelés les lycaons, anthropophages, mangeurs de chair humaine et buveurs de sang » (Kourouma, 2000, p. 177)

Dans ce récit narré par Birahima, Kourouma entreprend alors de nous donner un aperçu très éloquent sur ces « mangeurs de chair humaine, buveurs de sang, anthropophages » que les conflits sanglants ont poussé à commettre l'irrémissible :

Eh bè, les lycaons, c'est les chiens sauvages qui chassent en bandes. Ca bouffe tout : père, mère, tout et tout. Quand ça a fini de partager une victime, chaque lycaon se retire pour se nettoyer. Celui qui revient avec du sang sur le pelage, seulement une goutte de sang, est considéré comme blessé et aussitôt bouffé sur

² « Nous étions impatients de combattre. Nous étions tous forts par le hasch comme des taureaux et nous avions tous confiance en nos fétiches. » (Kourouma, 2000, p. 113)

place par les autres. Voilà ce que c'est. C'est pigé ? Ca n'a pas pitié. T'as ta mère sur place ?

- non / T'as ton père sur place ? [...] Pour devenir un bon petit lycéen de la révolution, il faut d'abord tuer de tes propres mains, (tu entends, de tes propres mains) tuer un de tes propres parents (père ou mère) et ensuite être initié (Kourouma, 2000, p. 177).

Kourouma démontre ainsi, à travers le personnage de son narrateur témoin, combien le processus de destruction de l'identité de l'enfant commence avec la destruction des structures d'origine. « Ayant éliminé sa famille, coupable d'exactions dans son milieu social, l'enfant ne pourra plus retourner à sa vie d'avant. Cet acte est une épreuve fatale à l'équilibre d'un enfant. » (UNICEF, 2004). Pareille épreuve est génératrice d'une dépendance encore plus forte envers le groupe en tant que structure de substitution. « En outre, ajoute le rapport de l'UNICEF, les méthodes de formation et d'aliénation cherchent à discipliner les soldats mais en même temps, à construire une nouvelle identité. Ils deviennent alors des « bourreaux sans morale ». L'enfant, en pleine crise de valeurs et de sens, rencontre l'univers chaotique et implacable de la guerre qui l'imprègne moralement, intellectuellement et affecte toute sa psyché.

4. Une psyché atteinte au plus profond d'elle-même

Ce qui est encore plus grave, c'est qu'une telle violence ne se limite pas uniquement aux garçons, elle « infecte » aussi les filles, qui, rivalisant avec leurs camarades garçons, deviennent capables d'effectuer « des tâches aussi dures que de mettre une abeille dans les yeux d'un patient ». Force est alors de constater que l'acmé de la violence est atteinte, de même qu'est atteinte, au plus profond d'elle-même la psyché, puisque l'élément féminin est particulièrement affecté. « Les femmes- épouses, mères, filles- par leur présence secrète, à la limite de l'évanescence, dessinent la dimension de l'intériorité et rendent "habitables le monde" » (Levinas, 1995, p. 13) Les filles/femmes, censées constituer un refuge et reconstituer la vie, puisqu'elles la donnent au prix de leur vie et la préservent coûte que coûte, sont, dans ce cas précis, celles-là qui se déchaînent et donnent libre cours à la violence la plus inouïe. Ayant été elles-mêmes victimes d'abus, et ce au tout début de leur vie et au tréfonds d'elles-mêmes, elles réagissent avec une contre-violence démesurée. Ces filles que l'on a violées bien volontiers et qui constituent la proie des chasseurs, sont analogues à cette terre-mère- patrie que l'on violente et piétine sans trêve ni répit. La contre-violence suscitée chez les filles est à l'exacte mesure de celle qu'elles ont subie. La Femme, qui

figure l'Autre de la psyché, est atteinte au plus profond d'elle-même et réagit avec une violence tout aussi égale, sinon plus décuplée que celle qu'on lui a infligée. La femme, censée être protégée pour pouvoir protéger à son tour et perpétuer la vie, est désormais celle qui se revulse sous les coups de boulot qu'on lui a assésés et dont le déchaînement culmine à son apogée. C'est la destruction de toute humanité dans l'être qui est ainsi perpétrée. La femme figure bien l'autre de la psyché, l'*animus* de l'*anima*, de sorte que lors même qu'il y a trahison et abus de la part de l'homme, survient une métamorphose de la femme en « harpie ».

Dans *Allah n'est pas obligé*, il semble bien que tant l'élément masculin que l'élément féminin ont subi des altérations profondes de la personnalité du fait des guerres tribales. Et ces altérations portent en elles les germes de la destruction. D'un point de vue psychanalytique, l'enfant est la futurisation de l'archétype. Selon Carl-Gustav Jung, en effet, « l'enfant est un avenir en puissance. La vie est un courant qui s'écoule vers l'avenir et non un barrage de reflux ». Et Jung de poursuivre :

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si « les sauveurs » des mythes sont souvent des enfants-dieux. Ce fait correspond précisément aux observations de la psychologie individuelle qui montrent que "l'enfant" prépare un changement futur dans la personnalité. Dans le processus de l'"individuation" il anticipe la figure qui résulte de la synthèse des éléments conscients et inconscients de la personnalité. (Jung & Kerenyi, 1953, p. 138)

Or, si nous nous référons à ce qui est narré dans ce roman sur le parcours des enfants, et à ce qu'avance le psychanalyste sur la figure résultant de la synthèse des éléments conscients et inconscients de la personnalité, l'enfant-soldat constitue la futurisation d'un archétype d'un autre enfant-soldat, et tous les enfants-soldats sont des symboles réunissant les germes de la destruction et du carnage, ils incarnent les maltraitances et les maux qu'on leur a fait subir et qu'ils auront à cœur de perpétrer, à leur tour, sans aucun état d'âme, car tous les sévices, toutes les humiliations et tous les traumatismes leur auront été infligés, et ce dès leur prime enfance. Formés à l'école du meurtre et du sang, du viol et de la violence, ils anticipent les auteurs de futurs carnages encore plus destructeurs. Cette thèse de l'enfant meurtrier est confirmée par les analyses établies en 2004 par l'UNICEF, selon lesquelles :

La guerre elle-même est un facteur déterminant car elle est la cause de l'effondrement des structures économiques, sociales communautaires et familiales et le seul fait de rejoindre les rangs des combattants est souvent le seul moyen de survivre. Un grand nombre d'enfants soldats ont affirmé que le désir de venger le meurtre des membres de leurs familles et les autres violences

générees par la guerre avaient grandement contribué à leur décision de s'engager.
(UNICEF, 2004)

Nous aurons démontré la portée testimoniale de cette œuvre au travers du personnage enfant-soldat narrateur, victime en même temps que bourreau, acculé à tuer pour survivre, survivant pour témoigner. En recourant à une telle stratégie narrative, Kourouma opte pour la dénonciation des génocides perpétrés en bousculant les convenances bienséantes. Il est bien malaisé de respecter la morale quand les intérêts d'une poignée d'individus et de pays priment au détriment d'une majeure partie de l'humanité. L'art, dans certains pays et certaines situations, ne peut s'accommoder du silence et de la complaisance, et Sony Labou Tansi, un autre écrivain noir africain aussi engagé/enragé que Kourouma, vient à point nommé nous rappeler que si « *le roman est œuvre d'imagination, il faut que cette imagination trouve sa place quelque part dans quelque réalité.* » (Labou Tansi, 1981) Et la réalité n'est autre que cette terre d'Afrique, patrie violentée, isomorphe de la mère ogressale, accoucheuse de "bêtes à tuer".

Témoignage poignant sur les atrocités de la guerre en Afrique, ce récit raconté par l'enfant-soldat Birahima acquiert une valeur particulière, et l'on serait tentée d'en vouloir à Kourouma de l'avoir fait raconter par un enfant, qui a l'air d'assumer ce rôle avec brio et bravade. Mais en dépit de toutes les monstruosité qu'il a commises et qu'il a vu se commettre, Birahima reste enfant et humain, et devant chaque enfant soldat abattu, il se fait un devoir de prononcer une oraison funèbre pour dresser monument à cette vie arrachée à la « vie » par la rapacité des hommes et leur folie diamantaire et aurifères :

Il ne resta plus à Sosso le parricide (parricide signifie celui qui a tué son père) qu'à rejoindre les enfants-soldats. Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah.» (Kourouma, 2000, p. 123)

Références bibliographiques

Césaire, Aimé. (1938-1939). *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine.

Césaire, A. (1955). *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence Africaine.

Chevrier, J. (1999). *La Littérature nègre*. Paris: Armand Colin.

Durand, G. (1969). *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris: Bordas.

- Jung, C.-G., & Kerenyi, C. (1953). *Introduction à l'essence de la mythologie*. Paris: Payot.
- Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris: Seuil.
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris: Seuil.
- Labou Tansi, S. (1981). *Avertissement à l'Etat honteux*. Paris: Seuil.
- Levinas, E. (1995). *Difficile liberté*. Paris: Albin Michel.
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie, Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris: Khartala.
- Mbembe, A. (2010). *Sortir de la nuit, essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris: La Découverte.